

La bête en cage

La Bête fauve est en cage. Malgré ses bonds furieux, désespérés, elle ne réussit pas à ébranler sa prison. Les barreaux inflexibles résistent à ses dents, à ses griffes. Vous avez lu ce communiqué émouvant dans sa brièveté? Sur toutes les parties du front, les Allemands ont fait un effort intense, et partout leurs violentes attaques ont été repoussées. Ouil dans cette journée du 20 octobre ils ont pris l'offensive sur toute la ligne, depuis l'extrême nord jusqu'en Alsace. Ils se flattaient de trouver sur ce front de plus de 400 kilomètres quelque point faible. Ils finiraient bien par ouvrir une brèche. Vain espoir! L'armée belge, cette infatigable phalange que deux mois de combats meurtriers laissent pleine d'entraînement, aussi manœuvrière qu'un premier jour, qui lutte avec autant d'habileté que de vaillance, bat en retraite dans un ordre admirable pour revenir à l'attaque avec l'élan d'une troupe fraîche, l'armée belge n'a point cédé sous la rafale. Elle a arrêté l'ennemi. "On ne passe plus!" Et il n'est pas passé.

La "misérable petite armée" du maréchal French a résisté elle aussi à l'assaut furieux des Allemands. Ces messieurs affaibliront-ils encore de la dédaigner, cette armée britannique, qui paraît toujours intacte et comme toujours neuve? Les soldats qui tombent sont pour ainsi dire automatiquement remplacés. Le matériel est digne des hommes. L'armement est supérieur. Et demain, devant les Teutons décimés, harassés, rendus, les Anglais se dresseront encore plus nombreux et aussi résolus à détruire le Fauve germanique.

Quant à nos soldats et à leurs chefs, comment ne pas leur écrier notre gratitude et notre admiration à l'une des heures décisives de ce formidable duel? Voici plus d'un mois que se poursuit cette bataille aux cent actes divers, et pas un instant ils n'ont faibli. Il semble que le général Joffre ait fait pénétrer jusque dans l'esprit du dernier petit pipoupiou sa volonté tactique, que chacun ait compris les desseins du grand chef et s'emploie avec autant d'intelligence que d'énergie à les réaliser. Auriez-vous cru le soldat français, avec sa "furia" légendaire, capable de demeurer pendant des mois quasi-immobile en face des tranchées où s'est terré l'ennemi, et sous les obus, sous la mitraille, de monter la garde jour et nuit, narguant la pluie, le froid, empêchant la Bête allemande de sortir de la cage où il l'a habilement enfermée?

Car elle ne s'échappera plus maintenant. Même si, plus heureuse aujourd'hui qu'hier, ou demain qu'aujourd'hui, elle réussissait à allonger ses griffes à travers nos lignes, elle ne pourrait pas glisser son mufle hideux ni son corps emprisonné par l'irrésistible étreinte de notre armée. Malgré les mensonges du gouvernement impérial, l'ennemi, maintenant, ne peut point ne pas se rendre compte de sa situation désespérée. On lui avait promis au début des hostilités — voilà bientôt trois mois! — que dans quinze jours les régiments allemands défileraient à Paris, sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, descendant, au son aigre du

flûte, l'avenue des Champs-Élysées, émerveillant les Parisiens par la perfection d'un pas de parade impeccable. Et les voilà, ramenés à cent cinquante kilomètres en arrière, enfouis dans leurs tranchées boueuses, voyant tomber par milliers autour d'eux officiers et soldats, prisonniers, ou! prisonniers de cette armée française qu'on leur avait dit rongée d'indiscipline, incapable de résister deux semaines à l'invincible armée allemande!

Depuis plus d'un mois que dure la gigantesque bataille, les Allemands n'ont pu avancer sur aucun point. Partout il leur a fallu reculer pas à pas. Demain ce sera la retraite!

Oh! nos valeureux soldats ne sont pas au bout de leurs peines. Bien des fatigues et bien des périls les attendent, car le Fauve Teuton ne reculera pas sans mourir et sans enfoncer dans la chair des alliés ses griffes empoisonnées. Mais il reculera. Vous sentez bien qu'il ne peut plus avancer.

Et là-bas, de l'autre côté, ils croyaient aller en promenade triomphale dans la Pologne russe. Ils sont embourbés dans des marécages, harcelés par les cosaques. "Laissez-les entrer, disait un général russe. Nous ne les laisserons pas sortir!" Ils n'en sortiront pas, et sur la route de Cracovie avancent des millions de Russes.

CHARLES CHAUMET.

EDWIN SHELBY & CO., Ltd. ASSURANCES EN GÉNÉRALES ET PROPRIÉTÉS FONCIÈRES 302 BATTISE HIBERNIA Téléphone Main 249 et 921

Acquéreur au vendeur, la même propriété, \$910.—Zengel. R. M. Briant à John A. Woodville, 2 lots, Gravier, Perdido, Lopez et Salgado, \$2245.—Parsons. N. O. Land Co. à Dr. Samuel Logan, 2 lots, Orleans, St-Pierre, Twigg et Lane, \$500.—Wenck. John Douglas et son épouse à German American Homestead, portion, St-Louis, Conti, Marais et Villere, \$1200.—Meunier. Acquéreur à Mme. John Dauglas, la sus-dite propriété, \$1200.—Meunier.

John F. A. Hebel à French Market Homestead Assn, lot, Royal, Dauphine, St-Roch et Lafayette, \$900.—Charbonnet, Jr. Acquéreur à Anthony J. Sanchez, la sus-dite propriété, \$800.—Charbonnet, Jr. Peter Joseph Hoeffner à Geo. J. Mertzweiler, 2 lots, Valmont, Leontine, Laurel et Constance, \$1600.—Dreyfous. Succession de Henry B. Richardson et al à Malachi M. Mills, lot, St-Charles, Carondelet, Foucher et Delachaise, \$1250.—Wiss. Security Bldg. and Loan Assn. à Chas. Allmont, portion, Pine, Hampson, Maple et Broadway, \$6000.—Zengel.

La même à E. D. McKellar, lot, Pine, Green, Birch et Lowerline, \$4500.—Zengel. La même à Francis F. Oser, lot, Pitt, Arabella, Nashville et Prytanica, \$1900.—Zengel. Mortgage Securities Co. à Mutual Bldg. and Homestead Assn, lot, Dryades, Peniston, Gen. Taylor et Baronne, \$2000.—Robentisch Quaker Realty Co, Ltd. à Harley A. W. Howcott, 2 lots, Hickory, Green, Leonidas et Joliet, portion, Palmetto, Stroblitz, Joliet et Leonidas, \$150.—Fernandez. A. B. Harris à Henry O. Maher, lot, dans l'île No. 241 Joliet, Cambonne, Hickory et Cohn, \$650.—Tichenor.

Bureau des Hypothèques. Mme. Annie Robinson à Jose A. Morales, \$250, un billet, un an, 8 pour cent, lot, Marengo, Constantinople, Maxazine et Constance.—Gross. Hy. S. Preston à Chas. F. Holden, \$500, un billet, un an, 6 pour cent, 3 lots, Claiborne, Robertson, Andy et Egonia.—Droyfous. Mme. Catherine Gastauer, épouse d'Anton Weiss à L. C. Vacher, \$5150, un billet, 8 pour cent, lot, Prytanica, Camp, Thalia et Erato.—Stafford. Louis P. Mattie à Joseph A.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS PAUL GELPI & FILS AGENTS 227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans

Lautenschlager, Jr., \$500, un billet, un an, 8 pour cent, portion, Robert, Soniat, Freret et Robertson.—Weil. Chartres Enregistrées. Crescent Transfer and Shipping Company, incorporated, Capital \$20,000. Amendement à la charte de la "Lafayette Presbyterian Church."

Le diagnostic

Le docteur Ciennais est incontestablement — c'est lui qui le dit du moins — une des lumières de la science, un des plus grands praticiens de l'époque, une des gloires de son pays natal. Ah! les belles cures qu'il a faites! Les merveilleuses guérisons qu'il a obtenues!

N'est-ce pas grâce à lui que le notaire Bêchu atteint d'une entorse, a pu huit jours après un massage énergique, lever le pied sans rien dire et retomber sur les pattes en riant?

N'est-ce pas à ses précieux remèdes que le percepteur Touche-tout, visiblement souffrant d'une surdité complète, a pu recouvrer l'ouïe, et perçoit encore l'argent des contribuables? N'est-ce pas grâce à ses admirables traitements enfin que les pauvres malades, les vieux désespérés, ont retrouvé la joie, et la santé?

Car lui seul a compris, dans son immense génie, que le meilleur moyen de guérir la pauvre humanité n'était pas uniquement l'emploi de drogues variées, de potions imbuables, de sirops frelatés, mais bien la façon, la manière et l'esprit d'offrir en souriant au triste vieux malade, la pilule à avaler. Mais où il excelle, ce brave Ciennais, c'est dans l'art difficile d'émettre un pronostic. Nul mieux que lui ne voit d'un seul coup d'œil le mal dont vous souffrez. Aussi quand je lui présentai ce brave Duponneau à la figure jaunâtre et rubiconde, me poussa-t-il du coude et dit-il ces simples mots: "Apoplexie, mon cher!" J'avais oublié la triste prédiction du docteur Ciennais, lorsque je reçus la lettre de décès de ce pauvre Duponneau, mort à la fleur de l'âge, dans ses trente-deux printemps. J'allai à l'enterrement, puisai quelques détails sur cette finsi prématurée. J'avais vu Duponneau l'avant-veille au matin, il paraissait heureux, jovial et bien portant, et j'appris qu'en rentrant du bal de Mme Trois-Etoiles, Duponneau assailli par une bande d'apaches, avait été trouvé râlant sur le trottoir, amené chez lui, où tous soins prodigués demeurèrent inutiles. Je sortais de l'église, pleurant le pauvre garçon, quand je me jetai dans les bras tendus du docteur Ciennais, de passage à Paris. — Doux venez-vous comme ça, me dit-il, tout de noir habillé? Et je lui expliquai que Duponneau... mais il ne me laissa pas achever. — Hein! je l'avais prévu! Et se frottant les mains: — Les symptômes étaient là Et comme j'étais surpris: — Mais vous n'y êtes pas... Il a

été victime d'une infâme agression. — Eh bien! ne l'avais-je pas dit, qu'il mourrait d'une attaque.

Une piste — Mon chien est étonnant! Il a un flair merveilleux et me découvre à la piste où que je me cache. Dernièrement, après l'avoir enfermé dans ma maison, je m'en vais seul, par la route, déjeuner chez un ami qui habite à dix-huit kilomètres. Je n'étais pas arrivé depuis dix minutes que j'entends aboyer à la grille... C'était mon chien, essoufflé, tirant la langue, mais tout joyeux de n'avoir pas perdu ma piste pendant ce long trajet... Hein, quel flair! Qu'est-ce que vous en pensez? — Que vous devriez prendre un bain.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle" Nous publions régulièrement le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complètement tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons soubande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

CHEMINS DE FER.

New Orleans Great Northern R.R. EXCURSIONS (Trains de Plaisir) Tous les Dimanches À LA PAROISSE DE SAINT TAMMANY

Le climat le plus salubre des Etats-Unis. Trains de plaisir à Bogalusa, "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-salon pour les excursions de dimanche à Bogalusa. Départ de la gare Terminal à 7:35 a. m. Arrivée de retour à 8:05 p. m. Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'Agence des billets, ou téléphones Main 200.

Le Train de New York Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M. DIRECTEMENT À la 32me rue et la 7me Avenue Un lit de Broadway.

Eclairé à l'Électricité. Excellent Service de Wagon Restaurant. "A La Carte" Bureau des Billets, 311 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal. PHONE MAIN 388

Louisville & Nashville R. R. Co. La ligne la mieux équipée offrant le service le plus moderne de la Nouvelle-Orléans aux villes du Nord et du l'Est; La route du "NEW YORK & NEW ORLEANS, Limited" Train tout en acier, composé entièrement de wagons-lits Pullman, wagon d'observation et Café Club

SIROP ANGELL CONTRE LA TOUX COQUELUCHE TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE PRIX 25 et 50 SOUS Préparé par DR. RICHARD ANGELL Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

F. A. BRUNET IMPORTATEUR DIRECT HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER 313 RUE ROYALE 313 ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.

CHARBONS COKE POUR GAZ ET FONDERIE W. G. COYLE & CO., Inc. 337 RUE CARONDELET PHONE MAIN 2126

Reparations de Ventilateurs et Motors. Travaux d'Électricité en tous genres. GEO. MASTAINICH Entrepreneur Electricien et Marchand d'Accessoires LAMPES "MAZDA" EN VENTE CHEZ NOUS 4611 RUE MAGAZINE Téléphone Uptown 977

WHITNEY CENTRAL NATIONAL BANK ET LA WHITNEY CENTRAL TRUST AND SAVINGS BANK Avec leur Capitaux Combinés, Surplus et Profits non-dividés \$4,500,000

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans COMMENCÉ LE 12 JUILLET 1914

Fiançailles Tragiques ROMAN INEDIT Par GABRIEL RECIT

Le cours de ses pensées avait totalement changé. Elle bénit le hasard qui lui avait fait prendre cette direction, mais évita de se montrer, de peur qu'il l'a soupçonner d'espionnage. Sitôt rentrée, elle se para de ses plus beaux atours, elle prépara son intérieur avec un soin tout particulier afin de recevoir dignement l'aimé qui pouvait arriver d'un instant à l'autre. Elle était absolument convaincue qu'il venait déjeuner avec elle et expliquer sa conduite. Durant quelques instants, elle oublia ses peines du cœur, ses souffrances de la veille. Mais à mesure que les heures s'écoulaient, de plus en plus douloureuses et explicites, l'espérance s'envola du cœur de la jeune femme, profondément affectée. Elle n'avait pu se résoudre à croire à la trahison de son protecteur, à un abandon aussi prompt que complet et irrémédiable. Devant l'évidence qui l'accablait, elle ne pouvait que s'incliner.

Six heures sonnèrent, résonnant étrangement dans le silence du grand salon. Il ne viendra pas, cria-t-elle dans un sanglot! Je suis délaissée entièrement, c'est fini! Envoyé le roman d'amour! La lettre que j'ai reçue m'annonçant un retard dans son retour était trompeuse, comme étaient mensongères toutes ses promesses. Il est arrivé à l'époque habituelle, à l'heure normale, et les jours d'attente qu'il m'imposait, il se proposait certainement d'aller les passer auprès de sa fiancée, à Saint-Estèphe. — Ah! le monstre... Et ses petites dents blanches lacraient violemment un mouchoir de fine batiste, cependant que de grosses larmes coulaient sur ses joues brûlantes de fièvre... Ah! folle que j'étais. Et moi qui, contre toute évidence, ne voulais pas croire à toute l'étendue de mon malheur, qui espérais, en sa droiture, en sa loyauté, en la bonté de son cœur. Il me baffoua, c'est certain; il me moqua de moi... Mais en même temps sa conduite dit la mienne; œil pour œil, dent pour dent... Et rageuse, la tête en feu, en proie au plus violent désespoir, au paroxysme de la colère, l'âme ulcérée, elle lança, menaçante, l'horrible mais inévitable blasphème: — Ah! Théodore! tu as signé toi-même ton arrêt de mort. Tu es un homme perdu! Le lendemain, elle était à six heures sur le ponton des bateaux à vapeur qui font le service de Bordeaux à la Marsaille. Elle avait choisi cette voie, plus longue, mais beaucoup plus sûre, certaine de ne pas faire de rencontre qui la gênerait. Avant de frapper, elle voulait savoir; elle voulait connaître l'étendue de son malheur. Peut-être, par l'effet de son brusque désespoir, de la rapide chute de son rêve d'amour, exagérât-elle la situation. Dans tous les cas, sa décision était bien prise, dans un sens comme dans l'autre; elle ferait des excuses si elle était coupable ou elle frapperait sans remission si le mariage avec un autre était sur le point de s'accomplir.

Le voyage s'effectua sans encombre. Malgré ses sombres pensées, elle ne put s'empêcher d'admirer les splendeurs du fleuve et ses rives magnifiques. A partir de Pauillac, frémissante, ses yeux ne quittèrent plus la terre, comme si elle cherchait à apercevoir au loin, dans l'horizon, sur la terre ferme, une tête de femme dont la beauté sculpturale lui était restée gravée dans le cœur. Elle descendit, vers onze heures, au port de La Chapelle. Les foires annuelles se préparaient car on apercevait de toutes parts des baraquements foraines, des marchands de toutes sortes, des véhicules de toutes grandeurs, de toutes formes, des gens affairés qui s'entre-croisaient sur la vaste pelouse, couverts d'arbres séculaires, déchirant l'air de leurs appels étourdissants. Après renseignements fournis, la jeune femme se dirigea, couloyant une foule de moins en moins dense à mesure, qu'elle se rapprochait du lieu de son calvaire, vers le bourg de Saint-Estèphe. Elle marchait lentement, en proie à de sombres préoccupations. Le visage recouvert d'une épaisse voilette, elle espérait passer inaperçue; pour rien au monde, elle n'eût voulu être remarquée: cela faisait partie de son programme. Elle avisa l'hôtel Principal et y pénétra. Un garçon accourut à son appel et sur sa demande il conduisit la voyageuse devant le chef de l'établissement. — Madame, dit ce dernier en s'inclinant, je suis à votre entière disposition. Que désirez-vous? — Je voudrais, s'il est possible, une chambre et un cabinet de toilette. En outre, ne devant faire ici qu'un court séjour, je désirerais que mes repas fussent servis dans ma chambre. Vos ordres seront exécutés, madame. Veuillez me suivre au premier étage afin que je vous montre les deux pièces qui vous seront destinées. Et l'hôtelier, un brave homme au ventre rebondi, remarqua: — Vous arrivez, Madame, juste à propos. Après ceux que je vous destine, je n'ai plus d'appartements libres à l'hôtel. Ils sont tous occupés.

Cela prouve la renommée de votre établissement, monsieur, et je vous en félicite. — Quand je dis: occupés, je m'explique mal, car il y en a encore deux autres de vides; mais ils m'ont été retenus depuis quarante-huit heures pour un voyageur que j'attends incessamment. Germaine tressaillit. Qu'allait-elle découvrir? — Et ces appartements, où sont-ils? dit-elle d'une voix qu'elle voulait rendre indifférente, mais dont le renseignement avait pour elle une importance capitale. — En face des vôtres, madame; ici, sur ce même palier. — Je suppose, avança la jeune femme, que ce voyageur ne sera pas très important à l'égard de ses voisins. En ce qui me concerne j'espère ne le gêner nullement. — Madame, je ne connais pas cet homme; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il m'est chaudement recommandé par celui qui a arrêté les pièces, un habitant de la commune, Monsieur... Germaine attendait un nom. Son cœur battait d'émotion violente; elle ne fut pas déçue. Le patron spécifiait: — M. Pierre Durand! Ah! fit l'élégante dame, d'une voix subitement contractée, sentant tout son sang affluer à son cœur. En vain de confidences, l'hôtelier précisait: — M. Durand attend son futur gendre, m'a-t-il dit; un grand négociant bordelais, immensément riche, honoré. Coupant la parole à l'indiscret qui sans le savoir lui broyait le cœur, elle murmura, défaillante: — Je vous remercie, Monsieur, de vos renseignements. Laissez-moi seule afin de réparer le désordre de ma toilette. Je sonnerai ensuite s'il est nécessaire. — Madame n'a pas de bagages à faire prendre? — Non, merci. — A votre appel, le garçon vous montera tout à l'heure le registre d'hôtel sur lequel les voyageurs sont tenus d'inscrire leurs nom et qualités. La suite à dimanche prochain.